

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 2 AOUT 1884

No. 32

## Le Journal du Dimanche

Bureaux, 43 Rue Saint-Gabriel, Montreal.

ABONNEMENT :—Un an, \$2.00; 6 mois, \$1.00; Le numéro, 5cts.

### ASPIRATION.

Cette voix que d'en bas j'écoute,  
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

VICTOR HUGO.

Toujours à l'ombre du mystère  
S'abritera la vérité,  
Si l'on cherche sur cette terre  
A m'en dévoiler la clarté.  
Ce que l'on voit la nuit en songe  
N'est souvent qu'erreur ou mensonge ;  
Le jour il n'en est pas ainsi.  
Fuyons donc cette nuit profonde,  
Allons, cherchons un autre monde,  
C'est trop longtemps rêver ici !

Oh ! sur les ailes de l'extase  
Laissez-moi, laissez-moi voler,  
Voler dans le plus vaste espace,  
Le plus loin que l'on puisse aller.  
Hélas ! les épines du doute  
M'ont bien déchiré sur la route,  
Depuis que j'erre ici la nuit.  
Volons vers les célestes sphères ;  
Ils brillent comme des lumières.  
Ces corps qu'un doigt divin conduit.

Hâtons-nous, ni repos, ni trêve,  
Si l'on veut arriver plus tôt !  
L'idéal qu'on découvre en rêve  
Je le vois, je le vois là-haut !  
Ne voyez-vous pas cette étoile  
Qui perce de la nuit le voile ?  
Le voilà ce flambeau béni  
Qui guide les fils de la lyre ;  
A sa lueur on peut mieux lire  
Sur la page de l'infini.

Sur les rayons de la lumière  
Ou sur les ailes du zéphyr,  
Volons jusqu'à la cime altière  
De ces montagnes de saphir,  
Dans ces régions inconnues  
Qu'enveloppent d'errantes nues  
Se dérobe un autre soleil ;  
Semblable à l'humble satellite,  
Notre pale soleil gravite  
Autour de cet astre vermeil.

Donnons plus d'élan à notre âme,  
Volons, volons plus haut encor !  
Dans ces flots de pourpre et de flamme  
Que d'innombrables globes d'or !  
Ces globes, soleils ou planètes  
Qui tourbillonnent sur nos têtes,  
Ce sont des atomes de feu  
Qui, volant comme une poussière,  
Forment un rayon de lumière  
De cet Astre qu'on nomme Dieu.

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, juillet 1884.

### CHRONIQUE

Si nous avons beaucoup de pluie, en revanche nous avons peu de chaleur. Il y en a qui en souffre pourtant. Ils n'ont plus de prétextes pour aller aux eaux. Lorsqu'il fait si frais ici, il fait très froid en bas. On dit que ceux qui sont déjà rendus à la Malbaie ou à Cacouna ne peuvent sortir sans être obligés de mettre leurs habits d'hiver. N'importe, c'est convenu qu'on s'amuse toujours aux eaux, lors même qu'on s'embête.

Cà pose d'aller au bord de la mer, si on ne se repose pas ! Que demander de plus ? On a satisfait aux exigences, on est en règle avec la mode et les convenances. Il n'en faut pas plus pour être heureux. Le bonheur est bien relatif. Il suffit de se faire des misères pour être malheureux, de même on n'a qu'à se croire heureux pour oublier ses misères.

A Montréal on souffre du temps froid l'automne, tandis qu'aux eaux c'est une jouissance. On n'a qu'à payer pour connaître la différence. L'argent procure tant d'avantages !

A Paris, ce n'est pas seulement un bien-être d'aller passer l'été aux eaux, c'est de plus une mode impérieuse. Ceux qui sont un peu gênés dans leurs affaires n'ont qu'à cacher les apparences pour se sauver de l'humiliation. Pendant deux ou trois mois, ils ferment la porte de la maison et ils se renferment. Lorsqu'ils veulent sortir, ils passent par la porte de la cour.

Lorsqu'on voit ainsi la maison fermée, on les croit aux eaux. Un faux respect humain l'emporte sur le bien être. J'ose croire que notre société ne sera pas atteinte de ce mal.

\*\*\*

Il se produit en France à l'heure qu'il est un mouvement noble et patriotique qui a pour mobile la gloire d'une femme. Il s'agit d'établir un jour de fête annuelle en l'honneur de Jeanne d'Arc. Cette fête serait pour ainsi dire la fête nationale de la France.

Nous verrions là une heureuse inspiration.

La célébration de ce jour glorieux rappellerait une des plus belles pages de l'Histoire de France. La fête de la Bastille rappelle le souvenir de luttes fratricides, où le fils combattait le père, ou le frère versait le sang d'un frère.

La fête de Jeanne d'Arc, au contraire évoquerait un passé glorieux où une femme héroïque empêchait la France de tomber au pouvoir d'une nation étrangère. Lorsque Charles VI, annihilé par la mollesse et le luxe, tenait d'une main défaillante le sceptre chancelant de la France, on vit surgir des rangs du peuple une pauvre paysanne au courage indomptable, au dévouement sans égal et à la force surhumaine et soutenir le bras débile de ce monarque indolent.

Elle su éclipser par son héroïsme les illustres généraux d'alors comme Xaintrailles, Du-nois et Lahire et elle repoussa les ennemis de la France qu'elle sauva d'une humiliante défaite.

Jeanne d'Arc avait une mission sublime qu'elle a accomplie avec gloire, sans se laisser distraire par la vaillance du "jeune et beau Danois," qui, lui, s'était laissé attendrir par les hauts faits de la pucelle d'Orléans.

\*\*\*

Depuis longtemps les journaux des grandes villes d'Europe ont entrepris une campagne contre le jeu, cette passion qui envahit toutes les classes de la société.

Dans notre Canada, "notre pays, nos amours," nous ne sommes peut-être pas rendu aussi loin, mais sans vouloir mettre la puce à l'oreille d'aucune femme, je peux bien dire qu'en règle générale, les canadiens sont aussi joueurs que tout autre peuple.

Je n'ai pas l'intention de moraliser ni de vous faire un sermon. Je sais que les maris aiment très peu ce genre de conversation. Comme je ne veux pas les deshabituer de lire le *Journal du Dimanche*, je me contenterai de leur citer deux anecdotes qui me sont inspirées par les récents décrets que le parlement anglais vient de dicter contre ce bacarat.

Dans le *Myosotis*, Cham avait inventé les gens qui jouent au flacre. Rien de plus simple. L'un prenait les numéros pairs et l'autre les impairs. Si le premier qui passait était pair, c'était l'un qui gagnait. S'il était impair, c'était l'autre.

Un autre exemple—que les Anglais feront bien de méditer.

Dans une colonie hollandaise, le gouverneur s'était avisé de prohiber toute espèce de jeux. Pas d'exception. Cartes, dominos, lato et le reste ! Peines rigoureuses à l'appui pour effrayer les délinquants. Sur quoi le gouverneur, ravi de lui-même, se dit qu'il avait sauvé la colonie.

Mais au bout de quelque temps, on remarqua que les jeunes gens se promenaient toute la

journee deux par deux ou quatre par quatre, traçant furtivement de petites barres sur des carnets. On s'enquit et la police apprit que ces messieurs se ruinaient encore plus qu'avec l'ancien système.

Ils avaient imaginé le *jeu des brunes et des blondes*. Deux adversaires engageaient une partie et tirant au sort dans un chapeau, avant de sortir, deux mots sur deux papiers : *Brune—Blonde*. Puis ils se mettaient à parcourir les rues en pointant la couleur de cheveux des passantes. Celui que le sort favorisait en lui faisant rencontrer le plus grand nombre de brunes ou de blondes en un quart d'heure, empochait l'enjeu.

Allez donc faire des lois pour abolir le jeu !...

\* \* \*

Les journaux d'Angleterre rapportent qu'une jeune fille de Newcastle a prouvé après des épreuves répétées, qu'elle pouvait, les yeux bandés, deviner la pensée des personnes présentes.

En annonçant cette nouvelle à mes lecteurs, je frémis à la seule pensée des dangers auxquels les hommes seront exposés pour peu que cette pratique se répande parmi nos jeunes filles.

Un gentleman, un sceptique d'ailleurs, lui ayant demandé si elle voulait se soumettre à une expérience, elle répondit qu'elle était parfaitement prête. —Eh bien, s'écria-t-il, qu'aige pensé ? Elle alla droit à un tableau représentant une tête de chien ; comme elle ne pouvait atteindre ce tableau, elle prit une chaise, monta dessus et vint appuyer son doigt sur le nez du quadrupède. C'était bien dans tous ses détails la pensée de M. X. Pour cette épreuve, elle avait les yeux bandés, personne ne lui avait adressé la parole, et elle avait lu la pensée d'autrui sans hésiter une seconde.

Comme je viens de le dire, si cette science se généralise, le flirtage devient impossible.

Parce qu'alors les jeunes filles pourraient voir comme dans une onde limpide les petites faussetés, et les mensonges couleur de rose qui germent dans le cerveau de ces beaux messieurs qui leur en content.

Je n'ai pas besoin de multiplier les exemples ; tous les jeunes amoureux et même les maris volages voient déjà se dresser devant eux les cinq cent milles inconvenients de cette terrible faculté.

FERNAND.

### SUPERSTITIONS MATRIMONIALES

Les pratiques superstitieuses se sont glissées dans tous les actes de la vie, aussi bien chez les peuples civilisés que chez les sauvages, et ce ne sont pas toujours les superstitions de ces derniers qui sont le plus digne de blâme.

De tous les actes, de tous les usages, coutumes, cérémonies, communs à tous les hommes blancs, jaunes, rouges ou noirs, celui que la superstition a le plus singulièrement atteint, est à coup sûr le mariage.

Anciens et modernes, chrétiens et païens, juifs ou idolâtres, sont tombés dans le même ridicule ; et cela s'explique par cette seule raison que le mariage est l'acte le plus important de la vie. Directement ou indirectement, tous les autres s'y rapportent. Chez quelques peuples, la superstition n'est que plaisante, bouffonné, chez d'autres, elle est cruelle ou honteuse ou infâme.

Nous allons en rapporter quelques unes parmi celles qu'il est permis de consigner dans un recueil comme celui-là.

Au moyen âge, pour se faire aimer de la personne que l'on voulait épouser, on devait lui faire boire de l'eau dans laquelle on avait laissé tremper, un jour et une nuit, un os sorti d'une fosse nouvellement faite ; ou, ce qui était plus facile, jeuner trois mercredis ou six vendredis de suite.

Si la recette était bonne, que de gens s'empresseraient de l'employer ! Comme de raison, il y avait des jours heureux ou malheureux pour les noces. Celui qui se mariait le mercredi était délaissé par sa femme.

Si on se mariait en mai, on devenait pauvre. De deux mariages consacrés dans la même église, et le même jour, le premier était heureux et le second fatal.

De bonnes gens vous affirmeront encore aujourd'hui, que, lorsque deux époux se donnent la main devant l'autel, celui dont la main est la plus froide meure le premier dans l'année.

Nous avons maintes fois entendu dire très sérieusement, à des personnes invitées à des mariages : " Il pleut, la mariée pleurera."

Au moment de l'élévation, à une messe de mariage, il convient de frapper trois petits coups avec le manche d'un couteau sous les talons de la mariée et du marié, afin d'empêcher qu'ils ne deviennent jaloux.

Dans l'Anjou, il suffisait d'aller boire avec sa fiancée pour se considérer comme mariée. La cérémonie religieuse n'était que la consécration de ce singulier mariage.

En allant à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale, si on rencontre un convoi mortuaire, le marié mourra le premier si c'est un homme qu'on enterre, et réciproquement.

Si deux personnes d'une même maison épousent deux autres personnes aussi d'une même maison, une des quatre mourra dans l'année.

En Italie, pour éviter certains maléfices, des fiancés se mariaient la nuit et en cachette en présence des seuls témoins.

Pour préserver l'épouse de tout malheur dans le diocèse de Bordeaux, on passait au doigt annulaire de la main droite ou de la main gauche de la mariée une suite d'anneaux bénits.

C'est aussi pour se garantir de tout maléfices que plus d'une épouse malicieuse laissait tomber à terre l'anneau des noces au moment où on le leur présentait.

Un autre usage était d'appliquer des coups de poings ou des coups de bâton dans l'église sur le dos des mariés, sous prétexte de les garantir de toutes mauvaises chances.

C'était dans le même but qu'on leur dérobaient quelque chose après la bénédiction nuptiale. Pour que les nouvelles mariées fussent heureuses, on les faisait passer sur deux épées nues mises en forme de croix de Saint-André.

En France on faisait casser à la jeune épouse, un œuf d'un coup de pied au moment où elle entrait dans la maison de son mari, ou bien on lui jetait du blé sur le corps.

Dans l'Inde, d'après une croyance solidement établie, toute femme qui trompe son mari renaît sous la forme d'un chacal.

Chez les Arméniens, les veufs peuvent prendre une seconde femme ; mais ce serait un acte abominable d'en prendre une troisième. Un veuf ne peut épouser qu'une veuve. Une jeune fille ne peut épouser qu'un homme qui n'a jamais été marié.

Une coutume superstitieuse veut qu'on ne puisse célébrer la cérémonie nuptiale que le dimanche soir. Les noces se font le lundi ; les réjouissances durent jusqu'au mercredi soir, et c'est seulement ce jour-là que le mari peut légalement emmener sa femme chez lui.

LIONEL.

### UNE VIOTIME DU PIANO

Disons que notre héroïne s'appelle Alice. Elle aime éperdument Lucien, jeune homme aux beaux yeux et à la mine élégante. Il part pour faire le tour du Saguenay.

Ce qui lui coûte le plus c'est de laisser Alice, sa fidèle amie. Avant de partir, il va lui dire bonjour. Les adieux sont déchirants. Elle lui dit en partant : " Tu penseras bien à moi, n'est-ce pas Lucien ?"

Lucien promettait qu'il penserait à elle plus de soixante fois par minute.

—Tu sais, je m'ennuie tant dès que tu n'es plus là ! Toi, au moins, en voyage, tu t'amuses, tu n'a pas le loisir de t'attrister. Mais moi, toute seule ici, que veux-tu que je fasse ?

—Mais, lis un peu, ma bonne, disait Lucien.

—Lire, lire, toujours lire. Ça finit par être bien fatigant. D'abord, je ne comprends plus rien aux romans modernes ; ce ne sont que des bûées, des vapeurs, des rougeoiements et des blondeurs. On n'écrit plus rien pour les femmes. J'aime encore mieux mon piano.

—Eh bien ! joue du piano. Je ne demande pas mieux, quand je n'y suis pas.

—Tu es encore gentil, toi.

—Oh ! tu sais bien que je dis ça pour te taquiner. Je t'aime tant que tu me ferais aimer le piano—par reflet.

—Mon Lucien !

—Ma mignonne.

Enfin Lucien prenait douloureusement congé de son amie ; elle ouvrait encore la fenêtre pour le regarder partir. Il se retournait dans la rue pour lui envoyer des baisers, et quand il avait disparu au tournant elle s'asseyait devant son clavier.

Lentement, avec distraction, elle feuilletait quelques cahiers de musique, en prenait un au hasard, l'ouvrait et le plaçait.

Puis elle préludait par des accords fantaisistes, tantôt rageurs, tantôt radoucis, qui effarouchaient deux petits sereins jaunes occupés à se becqueter dans leur cage.

Elle attaquait ensuite le morceau, valse ou polka, nocturne ou sonate, s'interrompait, se reprenait, envoyait le cahier à tous les diables et fiévreusement entamait une série de gammes chromatiques, sans pitié pour les deux serins effarés.

Autant que ces pauvres oiseaux, les voisins étaient agacés. Ils se plaignaient tous les jours à la police, qui leur répondait : " Je n'y peux rien. Les règlements de la ville n'empêchent pas d'avoir un piano."

Un jour, un de ces voisins, à bout de patience, sonna chez l'impitoyable musicienne. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, de tenue fort élégante et d'allures distinguées. Il se fit annoncer sous le nom d'emprunt dont il signe ses articles et ses nouvelles. Car ce voisin misomèle est de la race des gens de lettres.

Mademoiselle, dit-il à la pianiste avec une impertinente politesse, pardonnez-moi la liberté que je prends. L'indiscrétion est un défaut que les femmes savent quelquefois excuser ; j'ai même vu certaines d'entre elles qui l'encourageaient. J'espère donc que vous ne me tiendrez pas rigueur de cette visite un peu brusque. Je ne vous en cacherai pas l'objet, d'ailleurs. Vous êtes une charmante musicienne, je vous écoute tous les jours de mon appartement, et c'est pour moi, pendant mon travail, une exquisite distraction que le son de votre piano. Mais enfin c'est une distraction, et je ne fais plus rien qui vaille.

Je viens donc vous demander une grâce. Renoncez à votre piano par commisération pour mes lecteurs.



—Jamais, monsieur ! Le piano est ma seule consolation pendant l'absence de mon ami.

—Alors, mademoiselle, s'il est absolument indispensable que vous en touchiez, permettez-moi de venir l'écouter de plus près. Au moins, si je ne travaille plus, j'aurai le plaisir de vous mieux entendre...

Mlle Alice se fit-elle beaucoup prier ? c'est possible. Mais elle finit par céder, et elle céda si bien que les jours suivants, elle recevait sans y manquer le jeune écrivain.

D'abord les morceaux et les exercices, gammes, arpèges et trilles, redoublèrent avec une intensité véritablement épouvantable. Mais peu à peu le piano allait *decrecendo*.

Le mouvement aussi se ralentissait. Aux allégros succédaient les andantes, aux andantes les adagios. Et les interruptions, semblait-il, devenaient plus fréquentes.

*Qui va piano va sano.* L'écrivain l'emporta sur le piano, le clavier devint muet. La langue l'avait remplacé. Et lorsque Lucien revint de son voyage il était aussi remplacé.

Les absents ont toujours tort.

ARAMIS.

## LA VIE MONDAINE.

La reine d'Italie a inauguré les modes printanières à l'occasion de l'Exposition de Turin, donnant le ton à toutes les belles dames d'Italie et d'alentour.

Parmi les gracieuses toilettes qui ont été le plus remarquées, en voici quelques-unes, expédiées à la plus blonde des Majestés par l'une de nos plus grandes maisons de couture parisienne :

1o Robe de dîner : La jupe en taffetas rose glacé d'or pâle : des volants déchiquetés en chicorée supportant un flot de dentelles blanches posées sous des entredeux passémentés de perles. Là-dessus une redingote à la Lamballe, à traîne carrée, en velours frisé, le fond glacé avec fleurs en relief de tons très-pâles : algue, rose et blanc. Une large ceinture de moire azur, nouée sur le côté.

2o Robe de promenade : Jupe rouge en moire lilas de Perse, formée de trois plissés déchiquetés sur lesquels s'appuient des volants de vieilles valenciennes. Pour tunique, une grande casaque Galante en popeline de soie lilas, relevée par des flots de velours assorti. Au corsage fichu Trianon en vieilles valenciennes. Petite capote en crêpe enguirlandée de lilas avec brides de velours et grande ombrelle de valenciennes nouée de flots de rubans.

3o Robe de réception en lampas violette de Parme, toute drapée de chantilly que retiennent des guirlandes de nœuds en satin violette de Parme.

4o Une ravissante toilette de réception en faille glacée rose pâle, la jupe toute enveloppée d'Angleterre, relevée par des nœuds de velours mousse doublé de rose. Une draperie de faille glacée rose passée en écharpe. Le corsage et la traîne en faille rose coupée de larges rayures de velours mousse, avec un volant de dentelles posé sur une bande de velours mousse retournant en revers sur le côté.

5o Costume de courses : La jupe courte et toute unie en velours bois de rose, brodée en ourlet de fleurs roses au feuillage vert tendre. Le corsage et la tunique, droite derrière, retroussée de côté à l'Agnès Sorel, en levantine mousse glacée de rose, semée de cerises veloutées en relief.

6o Costume de matin : Le jupon plissé de haut en bas en toile de laine bise. Le corsage

et la tunique en étoffe assortie semée de grosses fleurs d'un coloris très-doux. Sur le côté un long revers de reps glacé tabac d'Espagne.

Voilà-t-il pas de quoi rendre rêveuse nombre de belles lectrices ?

VIOLETTE.

## NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons la semaine prochaine la publication du plus beau feuilleton qui ait jamais paru. Situations périlleuses, scènes émouvantes, délicieuses et entraînant, intrigue habilement combinée et dénouement tout à la fois inattendue et surprenant ; tout intéresse le lecteur au plus haut degré.

L'héroïne de ce délicieux roman attire la sympathie, provoque les plus fortes émotions et donne le spectacle attrayant d'une vie tour à tour calme et agitée, côtoyant le malheur et nous laissant en face de l'imprévu.

Bien des lectrices y trouveront une page de leur vie.

Ce feuilleton ne durera que 6 à 8 semaines. Disons-le à tous les amis.

Comme les dépôts de journaux nous demandent un grand nombre d'exemplaires du *Journal* pour le commencement de notre feuilleton, nous avons cru devoir répondre à ce mouvement populaire en mettant notre journal à 3 cents le numéro, pour le temps que durera ce feuilleton.

Nous recommandons à nos lecteurs d'une manière toute particulière la comédie que nous publions plus loin. C'est un ouvrage de goût rempli de traits piquants qui fera passer un agréable quart-d'heure.

## ÇA ET LA

*Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.* Rien n'est plus vrai. Il y a quinze jours un jeune homme de Montréal, avait la douleur de perdre sa femme. Il l'a pleurée amèrement.

Le dimanche suivant, c'est-à-dire, dimanche dernier, M. le curé publiait l'infortuné veuf, qui doit épouser une jeune fille de St. E\*\*\* aussitôt après la publication de son troisième ban.

La future est la cousine de la femme décédée. C'est un heureux mortel de se consoler si vite. Il marie une parente de sa femme pour ne pas s'éloigner de sa belle-mère. Cela parle en faveur de cette dernière.

Il vient de se faire une nouvelle découverte dans le monde des souvenirs. Comme l'oubli menace les plus fortes amitiés, la science est venue au secours du cœur pour graver les souvenirs.

Cet immense bienfait est dû à la photographie. On n'a qu'à faire photographier son dulciné ou son amoureuse sur ses ongles, si on craint de l'oublier.

Vous tendez le doigt, on y applique un enduit et une réduction de portrait à votre choix ; au bout d'un temps déterminé, vous avez sur l'ongle, de façon indélébile, les traits de la personne préférée.

Pour les gens peu soigneux, cela offre déjà un commode avantage, celui de couvrir les bordures de deuil qu'ils peuvent laisser traîner à leurs extrémités. Pour les simples fantaisistes,

il y a là toute une source de distractions nouvelles.

Ceux qui ont le cœur sur les lèvres pourront aussi avoir la figure d'une bien-aimée sur le bout des doigts.

Un marchand bien posé de Québec a failli perdre sa femme, ces jours derniers, sans avoir la douleur de la voir mourir.

Imaginez-vous que ce marchand avait un jeune commis d'une galanterie de don Juan. Un jour il s'aperçoit que sa femme est disparue avec le commis, et son neveu les a suivis avec la servante de madame. Grand émoi dans Québec. Le mari délaissé cherche partout sa femme sans résultat.

Il confie l'affaire à un détective de Montréal qui trouve les fugitifs à New-York. La déserteuse avait emporté \$3,000 qu'elle avait prises à son mari avant de le laisser.

Le mari désolé était avec le détective lorsque celui-ci a trouvé sa femme. L'entrevue a été des plus touchantes. Elle se jeta aux genoux de son mari et lui demanda pardon de son escapade.

Enfin le mari récompensa le détective de lui avoir retrouvé sa femme *perdue*, en lui donnant \$500, contrairement à ce qu'auraient fait bien des maris qui n'auraient pas même recherché la fugitive.

Il y a de ces bonnes natures !

Lundi soir M. Arthur Pepin réunissait chez M. Pratte les amateurs de la bonne musique qui ont passé une délicieuse soirée.

M. Pepin est un artiste d'un talent remarquable. Il doit partir prochainement pour Paris, afin d'étudier auprès des grands maîtres et de perfectionner cet art divin dont il est si bien doué.

Une jeune cantatrice de mérite que le public aime toujours à entendre, Mlle Pelletier, a contribué, pour une large part, au charme de cette soirée.

M. Lantelme, qui est un artiste français tout à fait distingué, a su faire les délices des amateurs, en jouant avec un goût exquis une brillante improvisation qui dénote un talent hors ligne.

M. Lantelme a aussi chanté avec grand succès deux jolies romances : " La bataille de Grévy " et " L'Andalou. "

Les assistants ont trouvé on ne peut plus délicieuse cette belle soirée musicale.

Mardi soir un grand nombre d'amis se rendait à la Gare Bonaventure pour souhaiter la bienvenue à une nouvelle artiste canadienne, une brillante étoile qui a filé du ciel de Paris à celui du Canada.

Le public apprendra avec plaisir l'arrivée de Madame Robert, jadis Mlle Labelle, qui, après avoir étudié pendant plusieurs mois sous la direction des grands maîtres à Paris, nous revient environnée d'une auréole de gloire qui la met au premier rang des cantatrices.

Les brillants succès qu'elle a remportés à l'étranger lui ont acquis une belle réputation dont nous devons être fiers.

Madame Robert doit retourner en Italie pour se perfectionner davantage dans son art où elle excelle déjà avec tant de distinction. Si elle continue à marcher dans cette voie des lauriers qu'elle a parcourue si rapidement, comme il n'y a pas de doute, son nom figurera bientôt à côté de celui d'Albani et le monde des artistes comptera une nouvelle étoile.

## NOTRE CHER INSENSIBILISATEUR !

Comédie en un acte Par M. ERNEST D'HERVILLY.

Un petit salon très-modeste. Porte à droite, porte à gauche. Sièges. Une table chargée de brochures

## SCÈNE PREMIÈRE

RISOTTO entre par la porte de droite, un habit de livrée sur le bras, et tenant à la main une paire de faux favoris. Il est en bras de chemise. Il jette un regard à la pendule.

Déjà neuf heures et pas encore un client!—C'est bien étrange!—Comme les maux de dents se lèvent tard, aujourd'hui! (Il regarde par une fenêtre.)—Le temps est pourtant exquis: brouillard et vent d'est; il a dû pleuvoir énormément de fluxions cette nuit.—Mais procédons à ma toilette. (Il endosse l'habit de livrée, et colle les faux favoris.) Là, me voici prêt. L'ère des extractions est ouverte, et Lafleur annoncera, quand on voudra, à son maître le célèbre Risotto, c'est-à-dire... enfin, c'est facile à comprendre: le célèbre Risotto et Lafleur ne font qu'un seul et même dentiste:—Ainsi le veuf la dureté du temps!—Oh! le commerce va bien mal, et, sans les pourboires de Lafleur, je ne sais pas comment le célèbre Risotto, notre grand praticien des Apennins et l'inventeur de notre cher *Insensibilisateur*, comme disent les dames, arriverait à joindre les deux bouts. Hier, j'ai déjeuné d'une molaire d'ecclésiastique, et c'est avec une incisive de soldat que j'ai satisfait, le soir, une faim canine...C'était maigre.—Oh! ce n'était pas la peine de faire visser sur ma porte une si belle plaque de cuivre avec cette inscription: *Cabinet odontalgique DU SIGNOR RISOTTO, D. M.*, ce qui peut se traduire par *Docteur-Médecin* pour les gens qui n'ont pas confiance, mais ce qui signifie tout bonnement, pour moi, *Dentiste-Mécanicien*.—(On sonne.)—Oh! un client! Vite, à mon triple rôle de Risotto, de Lafleur et même, comme aujourd'hui, le client imaginaire à la cantonade.(Il ouvre la porte de gauche.)

## SCÈNE DEUXIÈME

RISOTTO, DE PRÉPATOUR, avec un mouchoir en mentonnière.

RISOTTO.—Entrez, entrez vite, cher monsieur. L'escalier est un véritable pique-nique de courants d'air!

DE PRÉPATOUR.—(Il profère des paroles absolument inintelligibles en mâchonnant les mots, et montre sa joue.)

RISOTTO.—Pauvre monsieur!—Oh! je comprends très-bien ce que dit monsieur. Monsieur a été pris, cette nuit, d'une rage de dents infernale. Monsieur n'a pas fermé l'œil un instant, et ce matin, dès l'aube, monsieur a pris la résolution de venir demander le soulagement de son mal au célèbre Risotto.

DE PRÉPATOUR.—(Même discours incompréhensible.)—Tout de suite!

RISOTTO.—Oui, monsieur. Parfaitement.

DE PRÉPATOUR.—(Même jeu, en lui offrant une pièce de vingt sous.)

RISOTTO.—Monsieur me comble!—Monsieur me demande si le signor Risotto est visible, et me prie, au cas où le célèbre praticien serait envahi, de vouloir bien lui ménager un tour de faveur.—Monsieur souffre cruellement et voudrait être opéré tout de suite?

DE PRÉPATOUR, mâchonnant. Un damné! un damné!

RISOTTO.—J'y cours, monsieur, j'y cours. (Il sort par la porte de droite.)

## SCÈNE TROISIÈME

DE PRÉPATOUR, seul.—Oui, je souffre comme un damné!...Oui! c'est-à-dire que...Ah! voilà

qui est curieux, on dirait que le damné vient d'entrer soudain dans le purgatoire?—C'est bien singulier!—On ne l'avait raconté souvent, et je ne voulais pas le croire, que d'aller jusqu'à la porte du dentiste, ça guérissait le mal de dents.—Mais, c'est que ça y est!—Ah! elle est bien bonne!—Non, mais là, sérieusement, je ne sens presque plus rien...qu'un petit...tout petit picotement...dans le fond, dans le fin fond...Mais j'y songe, cet animal de dentiste va me faire maintenant un mal de chien...—Ma foi, j'en serai pour mon franc au domestique, mais je n'ai pas envie à présent de...Non, mais c'est que je n'ai plus rien du tout!—Je mâcherais du fer battu!...Tant pis, je file...ni vu ni connu!...—La clef de Gerengeot (Il fait le geste de s'arracher une dent.) a du bon, sans doute; mais, dans le florissant était actuel de ma mâchoire, je lui préfère la clef des champs!—C'est entendu, je m'en vais...(Au moment où il va ouvrir la porte de gauche, survient Risotto.)—Pincé!

## SCÈNE QUATRIÈME

DE PRÉPATOUR, RISOTTO.

RISOTTO.—Monsieur, le célèbre Risotto est tout à fait peiné d'avoir à faire attendre Monsieur. Monsieur orifie! Il lui est impossible de satisfaire le désir de Monsieur pour l'instant.—D'ailleurs, le salon des dames est plein, et, par courtoisie...Voici votre numéro.—Vous avez le numéro 52.

DE PRÉPATOUR, souriant.—Le numéro 52!—Oh! j'ai du temps devant moi!—Dieu soit loué!—Mais qu'il fasse donc comme chez lui, ce cher Risotto.—Et vous-même, mon cher...

RISOTTO.—Lafleur, pour servir Monsieur...

DE PRÉPATOUR.—Eh bien, mon bon Lafleur, vous pouvez vous retirer: j'attendrai seul...(A part.) le moment de filer...

RISOTTO.—Si monsieur voulait jeter un coup d'œil sur les brochures?—Voici la description de notre cher *Insensibilisateur*.—Je puis la lire à Monsieur? (Il fouille parmi les brochures.)

DE PRÉPATOUR.—Non, merci, Lafleur. (A part.) L'animal! il ne s'en ira donc pas?

RISOTTO.—Monsieur, notre cher *Insensibilisateur* est un véritable bienfait!—On devrait le signaler aux condamnés à mort.—Pas une douleur; une extrême satisfaction, au contraire.

DE PRÉPATOUR.—Vraiment?

RISOTTO.—C'est comme j'ai l'honneur de le dire à monsieur. Nous avons ici un homme très comme il faut, monsieur Trainefenouille: Monsieur ne connaît pas?

DE PRÉPATOUR, avec humeur.—Non, je ne connais pas monsieur Trainefenouille!

RISOTTO.—Eh bien, monsieur Trainefenouille n'a qu'un désir, qu'une ambition, qu'un rêve: être soumis sans cesse à notre cher *Insensibilisateur*!—Voilà trois ans qu'il vient par plaisir dans ce salon, tous les jours, pour se faire extirper une dent.

DE PRÉPATOUR.—Trois ans!—Ah! permettez!—Il n'a jamais pu y venir que trente-deux fois, et encore en admettant qu'il fût propriétaire d'une denture irréprochable à l'époque de ses débuts dans ce salon!

RISOTTO.—Monsieur oublie les dents doubles, barrées et les triples croches?

DE PRÉPATOUR.—Tant que ça de dents!—Alors ce n'est pas Trainefenouille qu'il devrait s'appeler votre vieil édenté, c'est crocodile, c'est requin de première classe!...

RISOTTO.—Monsieur veut rire! Il est de fait que monsieur Trainefenouille ne venait pas ici tous les jours pour son propre ivoire.—Monsieur Trainefenouille est un des collaborateurs du Jardin des plantes: il venait consulter pour les défenses d'un petit éléphant de lait.

DE PRÉPATOUR, à part.—Cette histoire absurde va me coûter une dent!—Oh! que je voudrais m'en aller! (Haut.) Vous disiez, monsieur Lafleur?

RISOTTO.—Je disais à monsieur, pour en revenir à notre cher *Insensibilisateur*, que monsieur Trainefenouille entraînait dans le cabinet de monsieur, s'essayait dans le grand fauteuil à crémallière...

DE PRÉPATOUR, avec effroi.—(Haut.) Vraiment!—(A part.) Aie...Oh! que je voudrais m'en aller!

RISOTTO.—Le célèbre Risotto lui fourrait la tube sous le nez...

DE PRÉPATOUR, avec ennui.—Oh! il y a un tube?

RISOTTO.—Deux!—Un pour chaque narine.—Alors, monsieur Trainefenouille ouvrait la bouche, et le célèbre Risotto cueillait le chicot, eric, erac, croc...

DE PRÉPATOUR, se tordant.—Assez! assez! (A part.) Ah! que je voudrais être loin d'ici!

RISOTTO.—Et monsieur Trainefenouille se réveillait enfin, en disant avec un sourire d'ange: "Encore! encore!"

DE PRÉPATOUR.—C'est effrayant!—Je crois qu'on a sonné?

RISOTTO.—Monsieur à l'oreille fine. Oui, on a sonné au salon des dames. J'y cours! n'oubliez pas votre numéro. On doit en être au 40. (Il sort par la porte de droite.)

## SCÈNE CINQUIÈME

DE PRÉPATOUR, seul.—On est au 40!—Plus que 12 numéros!—C'est effroyable! mais plus souvent que je vais me faire pincer le nez dans le tube de notre cher *Insensibilisateur*. Filons.—L'instant est bon. (Au moment où il prend son chapeau et se dirige vers la porte de gauche, le bruit d'une voix féminine se fait entendre. De Prépatoeur l'écoute et dit :) Tiens! il me semble que je connais cette petite voix-là?... (Comme il va pour ouvrir la porte de gauche, celle-ci s'ouvre brusquement, et de Prépatoeur reçoit dans le nez le dos de Risotto qui entre à reculons.) Re-pincé!

## SCÈNE SIXIÈME

DE PRÉPATOUR, RISOTTO, puis MADAME PERCENEIGE.

RISOTTO.—Veuillez vous donner la peine d'entrer, madame!—Oh! je devine tout: Pas pu dormir. Douleur infernale.—Connu.

MADAME PERCENEIGE, du dehors.—Permettez!—Je n'ai qu'un mot à dire à... votre... à ce monsieur... enfin au directeur du cabinet odontalgique... mais je ne sais si je dois...

DE PRÉPATOUR, à part.—Ma parole, j'ai entendu cette voix-là hier soir, chez les Sautricot, dîner?...

RISOTTO, insistant.—Mais entrez donc, madame!... Le salon des dames est plein... Il n'y a ici qu'un monsieur... (A voix basse.) très-discret... un aide de monsieur... son bras droit...

DE PRÉPATOUR.—Qu'est-ce qu'il lui dit donc tout bas?

MADAME PERCENEIGE, entrant.—Alors, j'entre... Annoncez madame veuve Perceneige.

DE PRÉPATOUR, il arrache sa mentonnière, qu'il fourre précipitamment dans une poche de derrière, d'où elle pend comme une longue queue blanche.

Ciel! ma voisine de table d'hier soir!—Oh! que je voudrais bien m'en aller!—(Il s'abîme dans la lecture des brochures.)

RISOTTO, offrant un siège à madame Perceneige.—Madame, vous avez le numéro 57.—Je vais aller prévenir le célèbre Risotto. Madame usera probablement de notre cher *Insensibilisateur*?... Il faut cela pour nos petites perles! (Il sort par la porte de droite.)



## SCÈNE SEPTIÈME

DE PRÉPATOIR, MADAME PERCENEIGE.

MADAME PERCENEIGE, *a part*.—Que veut-il dire avec son cher *Insensibilisateur*? Oh! j'y suis!—Mais croit-il que je veuille me faire arracher...! Le pauvre homme! il ne se doute guère que je suis montée chez son maître uniquement pour échapper à la surveillance indiscreète d'un poursuivant exaspéré... Oui, j'ai voulu dépister, un moment, ce stupide monsieur qui m'accompagne partout comme si j'étais une odalisque et qu'il fût un... jaloux du sérail. Or, ayant lu, en passant devant une porte, sur une plaque de cuivre, qu'il y avait un dentiste dans la maison, je me suis dit: voilà mon moyen de salut! j'ai enfilé l'escalier et voilà tout!—Ce cabinet odontalgique me servira de refuge un instant. J'expliquerai cela à ce dentiste... Mais, au fait, pourquoi ne pas le dire à son aide?—(*Haut.*) Monsieur!

DE PRÉPATOIR, *le nez dans ses brochures*.—Madame?

MADAME PERCENEIGE, *a part*.—Oui, je vais lui dire que, quoique je sois montée chez un dentiste, je n'ai encore perdu... que mon mari...

La voix de RISOTTO, *en dehors*,—43!—Le numéro 43!—Voyons, mesdames!—Le 43 n'est pas là? Au 44!

DE PRÉPATOIR, *a part*.—Aie!—Ça se rapproche... Oh! que je voudrais bien m'en aller! Oui, mais si je me lève, cette dame va deviner mon projet. Elle va se dire:—Voilà un monsieur qui n'a vraiment pas beaucoup de courage; Voilà un monsieur qui se sauve comme un lièvre! Voilà un monsieur qui canne! Et elle aura joliment raison de se moquer d'un être à barbe qui a peur de se faire arracher une dent.

La voix de RISOTTO.—(*Il imite les cris d'une patiente, puis il parle en grossissant sa voix.*) Oh! Ah!—Oh!—Vous ai-je fait le moindre mal, madame, ? Oui! Oui! Je vous l'avais bien dit: Il faut toujours en venir à notre cher *Insensibilisateur*!—Là, voilà le tube!—Eh bien?—(*Voix de la patiente.*)—Encore! encore!

DE PRÉPATOIR, *a part*.—C'est égal. Il est temps de fuir.—Mais quel prétexte inventer?—Je vais avoir l'air d'un lâche déserteur, d'un poltron infect, c'est évident.—Non! je n'ai même pas l'énergie de cette faible créature.—Oh! c'est qu'aussi je n'ai plus du tout la mâchoire en détresse... Ca serait par trop dur de me faire extraire quelque chose par pur héroïsme... Il a joliment raison le modeste auteur de ce beau cri de l'âme: "N'arrachez pas, guérissez!"—Allons, partons doucement... (*Il se dirige a pas de loup du côté de la porte.*)

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur!

DE PRÉPATOIR.—Re-re-pincé! (*Il met son chapeau devant sa figure.*)

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur, un mot?—(*A part.*) Je suis sûre que cette être-là se figure que je viens ici pour un râtelier complet?—(*Haut.*) Monsieur, un mot?—Mais qu'avez-vous donc?—Souffrez-vous?

DE PRÉPATOIR.—Oh! beaucoup, madame, mais je crois que le grand air... (*A part.*) fût-ce celui de Sémiramide... [*Haut.*] me ferait un bien extrême et... je sors pour m'en abreuver.

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur, vous croyez peut-être, en me voyant ici, que je suis venue pour... Non. Vous vous trompez!—Et je voudrais que vous expliquassiez à monsieur votre patron...

DE PRÉPATOIR.—Mon patron? Plait-il, madame?

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur Siroto?

DE PRÉPATOIR.—Siroto?—Ah! Risotto vous voulez dire, madame...

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur Risotto, veux-je dire, votre patron...

DE PRÉPATOIR.—Mon patron?

MADAME PERCENEIGE.—Oui. Le domestique m'a dit tout à l'heure.—(*Elle fait le geste d'arracher une dent.*) Est-ce que vous ne les...?

DE PRÉPATOIR.—Moi, madame!—Au contraire!

MADAME PERCENEIGE.—Au contraire?—Ah!—Alors, vous les... (*Elle fait le geste de quelqu'un qui fixe un râtelier sur une mâchoire.*)

DE PRÉPATOIR.—Moi!—Ni l'un ni l'autre, madame!—Des dents étant données, je ne suis que leur humble admirateur... à condition qu'elles égalent les vôtres toutefois. (*Il salue et découvre par conséquent son visage.*)

MADAME PERCENEIGE, *avec surprise*.—Oh!—Qu'est-ce que je vois!

DE PRÉPATOIR, *a part*.—Je suis reconnu! (*Il se précipite dehors par la porte de gauche.*)

## SCÈNE HUITIÈME.

MADAME PERCENEIGE, *seule*.—Mais, je ne me trompe pas!—C'est monsieur de Prépatoir; oui, c'est ce jeune homme fort aimable, à côté de qui je dinais, hier, chez les Sautricot... Quelle rencontre! et en quel endroit!—Oh! que je suis donc contrariée!—Maudit parrain!—Ce monsieur de Prépatoir doit certainement croire que je suis venue ici pour une commande relative à l'ivoire de rhinocéros!—Oh que je suis malheureuse!

## SCÈNE NEUVIÈME

MADAME PERCENEIGE, DE PRÉPATOIR.

DE PRÉPATOIR, *il rentre avec précaution par la porte de droite*.—[*A part, avec surprise.*] Tiens! me voilà revenu à mon point de départ!—[*Haut.*] Madame... c'est encore moi.—Je ne suis pas ce qu'un vain peuple pense.—Je... [*A part.*] Il est de fait que je n'ai pas su retrouver la porte de sortie, j'ai fait le tour de l'appartement, sans m'en apercevoir... ma foi, au petit bonheur!

MADAME PERCENEIGE.—Vous voilà de retour! Est-ce que je vous avais fait peur, monsieur?

DE PRÉPATOIR.—A moi!—Oh madame!—Je n'ai peur de rien, d'ailleurs.

MADAME PERCENEIGE.—Ainsi, vous n'êtes pas l'aide de monsieur Risotto?

DE PRÉPATOIR.—Non, madame... madame... ?

MADAME PERCENEIGE.—Perceneige.

DE PRÉPATOIR.—Ma charmante voisine de table, hier soir, chez les Sautricot, si je ne me trompe?

MADAME PERCENEIGE.—Vous l'avez dit.—Mais il ne s'agit pas de cela. J'aurais bien voulu vous expliquer pourquoi je me trouve ici...

DE PRÉPATOIR.—Et moi aussi, madame.

La voix de RISOTTO.—Le 46!—Allons, le 46!—Non, madame; après monsieur!—Ces pauvres messieurs, il faut bien qu'ils aient aussi leur tour!—

DE PRÉPATOIR, *a part*.—Qu'entends-je!—On en est au 46. Plus que 6 numéros, et ma dent s'envole.—O rage!—Et pas moyen de fuir décemment.—Je la hais, cette femme, qui va me forcer... Non! non! plutôt la mort que l'arrachage, c'est la devise des Français! [*Il cherche le moyen de fuir sans bruit.*]

MADAME PERCENEIGE, *a part*.—Je devine la cause du silence et de la froideur de ce monsieur, qui était hier tout feu et tout miel.—Il me soupçonne évidemment d'avoir des relations suivies avec les osanores.—Au fait, de quoi ce monsieur, que je trouve également chez un dentiste, peut-il se targuer?—Nous sommes manche à manche, il me semble.—[*Haut.*] Monsieur?

DE PRÉPATOIR.—Madame?

MADAME PERCENEIGE.—Vous souffrez toujours beaucoup?

DE PRÉPATOIR.—Moi?—Nullement!—Mais qui a pu vous dire?...

MADAME PERCENEIGE.—Mais vous-même; tout à l'heure, vous affirmiez avoir besoin du grand air?...

DE PRÉPATOIR.—Ah! oui; pour ma migraine, chère madame Perceneige, pour ma migraine!—Mais cela ne vient pas du tout d'une dent malade.—Mon saint patron soit loué! j'ai des quenottes solides!

MADAME PERCENEIGE.—Migraine à part, les miennes valent les vôtres, monsieur, croyez-le bien; et, si vous me voyez ici, c'est que j'ai eu l'espérance en me réfugiant chez un dentiste, endroit où toute dame peut entrer sans se compromettre, d'échapper aux poursuites obstinées d'un cruel soupissant...

DE PRÉPATOIR.—Oh! le tour est bon!—Et mon cas est absolument le vôtre, madame.

MADAME PERCENEIGE.—Comment! vous?...

DE PRÉPATOIR.—Oh! ce n'est pas un soupissant audacieux, madame! c'est un créancier sans délicatesse que j'ai fui jusque chez cet arracheur de molaires.—Aide-toi, le dentiste t'aidera, dit le proverbe.

MADAME PERCENEIGE.—Alors, nous avons eu la même idée.

DE PRÉPATOIR, *avec intention*.—La même, exactement.—Mais j'y songe, votre position est infiniment plus critique que la mienne, madame. Parfois un créancier se lasse, un amoureux jamais.—Or celui, qui bondissait sur vos traces naguère, doit être resté, pétrifié, à la porte de cette maison, attendant votre sortie avec une fiévreuse impatience?—Ou alors, c'est un homme de bien peu de goût.

MADAME PERCENEIGE.—Je le crains, monsieur. (*A part.*) Voilà un jeune homme charmant.

DE PRÉPATOIR.—Vous le craignez? (*A part.*) O bonheur! elle me fournit ma sortie! une sortie sans déshonneur! (*Haut.*) Madame, s'il en est ainsi, permettez-moi de vous offrir mon bras et ma protection.—Pour vous, je brave cent créanciers, s'il le faut! Acceptez mon bras, madame, et vous allez sortir de cette maison au nez de l'insolent!

La voix de RISOTTO.—Le N° 50!—Allons, le N° 50!

DE PRÉPATOIR, *a part*.—Bigre!—Il n'est que temps! [*Haut.*] Madame, venez...

MADAME PERCENEIGE, *vivement*.—Et moi qui ai le 57! Vous pensez bien, monsieur, que je ne tiens nullement à raconter ma petite histoire à ce dentiste. Et puis, un dentiste qu'on a trompé dans son espoir, devient peut-être très-méchant?

DE PRÉPATOIR.—On en a des exemples, madame.—Moi, je suis un homme. Je ne crains pas un dentiste. Mais une faible et ravissante femme pourrait très-bien avoir à subir...—Un homme qui ne peut pas placer un dentier à base de caoutchouc est capable de tout!

MADAME PERCENEIGE.—Ah! je suis très-effrayée!...

La voix de RISOTTO. [*Il imite un cri effroyable de patients anglais.*] Aho!—Goddam! one, tow, three dents! Oh! très mal! Oh! very much!—Pourquoi n'avez-vous pas voulu de notre cher *Insensibilisateur*.—Allons à qui le tour?—au 51.

DE PRÉPATOIR, *avec précipitation*.—[*A part.*] Plus qu'un!—[*Haut.*] Madame, je vous offre le bras. Et si cet insolent osait...

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur, je dois vous le dire: je ne puis accepter votre bras qu'à une condition... une condition à laquelle, je l'avoue, votre offre généreuse me fait souscrire d'avance, en principe du moins...

DE PRÉPATOIR.—Une condition? et laquelle, madame?

MADAME PERCENEIGE.—Dois-je vous rappeler les paroles... réellement trop flatteuses... que vous m'adressiez hier à table chez les Sautricot?..

DE PRÉPATOIR, feignant de chercher dans sa mémoire.—Les paroles... chez les Sautricot?... (A part.) Oui, j'ai eu la langue trop longue, hier, chez les Sautricot; je lui ai demandé sa main après le champagne!..

MADAME PERCENEIGE.—Eh bien, monsieur de Prépatoir?

DE PRÉPATOIR.—Madame Perceneige... je... suis un honnête homme...

MADAME PERCENEIGE.—L'insolent qui m'attend en bas est... mon parrain, un être jaloux et féroce; mon propre parrain. Il m'adore.

DE PRÉPATOIR.—Il est dans son droit, et je ne puis que le féliciter...

MADAME PERCENEIGE.—Moi, je le déteste!—je ne consentirai jamais à devenir la femme d'un homme qui m'a tenue sur les fonts.

DE PRÉPATOIR.—Cependant?

MADAME PERCENEIGE.—Bref, en me voyant sorti d'une maison tierce au bras d'un inconnu, et d'un inconnu qui n'aurait aucune qualité pour me l'offrir, mon parrain, fou de rage, distillerait à l'instant même en venin mortel, qu'il irait répandre dans le sein de ma famille.—Je serai déshonorée!

DE PRÉPATOIR.—Non, madame, non!—Vous ne serez pas déshonorée pour cela, et votre parrain n'aura pas à mettre sa distillerie en activité de service... Je vous offre mon bras; il est vaillant et solide.

MADAME PERCENEIGE.—Point de bras, s'il n'est celui d'un fiancé.—N'imploriez-vous pas ce titre hier?

La voix de RISOTTO.—Le 52!—Il y a très longtemps que le n° 52 attend avec angoisse. Le 52!

DE PRÉPATOIR, à part.—Le 52! mais c'est mon numéro!—Il n'y a pas à hésiter. Si je reste, c'est une dent qu'on m'arrache. Si je sors, c'est une femme que je gagne.—Ma foi, tant pis!—Entre deux maux... (Haut.) Madame, j'ai l'honneur de vous supplier d'accorder votre main à Gaston de Prépatoir. (Brusquement.) Votre main, madame, et fuyons.

MADAME PERCENEIGE.—Monsieur de Prépatoir, voici la main de Léonida Perceneige, née Traïnefenouille. (Elle lui tend la main.)

DE PRÉPATOIR, la lui baisant.—Née Traïnefenouille? (A part.) Alors, c'est la fille de l'habitué. Quel bonheur! j'enverrai ma future belle-mère se faire extirper des dents, quand j'aurai mal aux miennes.—(Haut.) Léonida, je vous adore. Fuyons.—Voici le dentiste! (Ils sortent en courant.)

### SCÈNE DIXIÈME.

RISOTTO, seul.—(Il entre par la porte de droite, sans faux favoris, en habit noir, une pince à la main, et appelle :) Le n° 52!—Personne?—Partis! tous les deux?—Plombage et hippopotame, je suis volé!!!

### CHARADE

No. 5

Parfois elle m'amuse, et parfois je la crains.  
Ceci pour toi, lecteur, ne sera pas merveille,  
Si je te dis tout bas, oui, bien bas, à l'oreille;  
Son premier, son second, son tout, sont féminins.

### ENIGME

No. 6

Si vous croyez que sans argent  
On saurait vivre content,  
C'est bien le comble du délire:  
Peut-on rien trouver de plus fou?  
Pour moi, quand je n'ai pas le sou,  
Alors je ne fais plus que rire.

Le mot de l'énigme No. 3 est *Si*.

Le mot du Logogriphe No. 4 est Angleterre ou se trouve *Angle, terre*.

## FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE"

### LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XX

LA LECTURE.

(Suite et fin.)

Cette félicité qu'elle n'espérait plus, et qui succédait inopinément au sombre découragement dont elle s'était sentie envahie depuis plusieurs jours, révolutionnait tout son être. Elle se demandait s'il fallait croire à la nouvelle qu'on lui apprenait, et elle avait la preuve manifeste que cette nouvelle n'était point illusoire, que la libération de Diégo ne pouvait plus être mise en doute.

Un bonheur si subit, au moment même où elle venait d'offrir à l'alcade le sacrifice de son amour, la déroutait, l'égarait, l'étourdissait.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'est que Gaspard, qui venait de sauver son fils, persistât à le repousser: ne lui avait-il point dit à elle-même, un instant auparavant, qu'il ne voulait pas voir Diégo?

—Maintenant, dit le curé en faisant trêve à ces réflexions, il reste un devoir à remplir. Allons remercier don Gaspard...

—Don Gaspard est ici, interrompit la jeune fille. Il vous attend au presbytère.

—Il m'attend. Viens, Diégo, viens, mon enfant. Ton père met le comble à sa bonté.

Il entraînait déjà le jeune homme quand Marie le retint par le bras.

—Don Gaspard ne veut voir que vous, mon oncle.

—Pourquoi?

—Je l'ignore, mon oncle.

—Je comprends. L'alcade aura voulu d'abord se réconcilier avec moi. Je suis bien sûr qu'il reviendrait de son erreur. Attendez-moi donc, mes enfants, je ne tarderai pas à vous appeler.

Quand le prêtre pénétra dans la pièce où l'attendait don Gaspard, il trouva l'alcade abimé dans ses pensées.

Il alla vers lui et lui mit tendrement la main sur l'épaule.

Don Gaspard s'éveilla en sursaut, et, se levant, il jeta un regard vers la porte.

—Rassurez-vous, Gaspard, dit l'abbé avec douceur. Votre fils ne me suit pas. Il est au jardin avec les enfants.

—Avec les enfants?

—Il leur fait la lecture et l'instruction à ma place.

—Lui!

—Oui. Cela vous surprend. Votre fils était aveugle; j'ai fait pour lui ce que l'ange du Seigneur fit pour Tobie: je lui ai ouvert les yeux. Il a reconnu sa faute; il s'est repenti.

—Impossible.

—Pourquoi douter toujours, don Gaspard? L'alcade avait baissé les yeux.

—Votre fils est bon, il vous rendra heureux quand vous lui aurez pardonné. Si vous me le permettez je vais le faire venir.

L'abbé Juan arriva avec Diégo.

—Mon père! mon père! s'écria-t-il, et il éclata en sanglots.

Don Gaspard ne put résister à ce cri. Il s'était élançé dans le jardin.

Le père et le fils se tenaient embrassés. Le curé debout, les mains jointes en actions de grâces pleurait.

Marie, l'œil fixe, semblait pétrifiée.

XXI

RÉVÉLATION.

—Pleure, mon enfant, dit l'abbé qui était descendu dans le jardin, les larmes sont le meilleur baume du cœur. Ta pauvre mère te regarde du haut du ciel et elle te bénit, car ses vœux sont enfin exaucés.

—Mon père, disait Diégo en tenant l'alcade étroitement serré contre sa poitrine, j'ai été coupable, bien coupable, mais vous avez tout oublié. Oh! merci! merci!

Don Gaspard avait déposé un long baiser sur le front de son fils.

—Ne parle plus du passé, Diégo, dit-il avec douceur, une vie nouvelle s'ouvre désormais pour nous.

—Dieu vous écoute dit l'abbé. Il vous donnera la force de tenir vos promesses. Il assurera votre bonheur.

—Ce bonheur, nous vous le devons tout entier, monsieur le curé, répondit le jeune homme en serrant la main du prêtre avec effusion.

Don Gaspard s'était associé à cette démonstration.

—J'ai eu des torts envers vous, monsieur l'abbé, dit-il, et je m'en repens sincèrement. Voulez-vous me pardonner?

—Volontiers. Mais à une condition.

—Laquelle?

—C'est que vous me permettez de vous demander pardon à mon tour de la vivacité de mon langage.

—Cette vivacité, c'est moi qui l'ai provoquée, monsieur l'abbé, en suspectant votre bonne foi. J'aurais dû mieux vous connaître, et rendre justice plus tôt à votre nièce, dont j'ai apprécié la bonté et la droiture avant de venir ici.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup, l'alcade prit un air grave:

—Monsieur l'abbé, dit-il je vous demande la main de Marie pour mon fils.

La jeune fille avait tout vu, tout entendu; elle eut un cri et il lui sembla qu'elle allait s'évanouir.

Diégo se tourna vers elle, et, dans le regard qu'ils échangèrent, il lut toute l'ivresse de cette âme si douce et si pure.

—Je vous remercie pour Marie, senor alcade, dit l'abbé, je vous remercie pour Diégo et pour moi.

Et il étreignit la main que lui tendait Gaspard.

—Hâtons-nous maintenant, dit celui-ci, les recrues vont partir. Diégo sera remplacé...

—Sans doute; cet argent...

—Quel argent?

—Cette bourse que vous avez déposé entre mes mains pendant mon sommeil...

—Moi?

—Vous.

—Vous vous trompez, monsieur l'abbé... Je suis prêt à tout maintenant pour sauver Diégo, je ne l'étais pas avant mon arrivée ici.

—Alors, ce n'est pas de vous que vient cette bourse d'or?

—Non.

—De qui donc?

—Je ne sais.

A ce moment des cris partirent de l'extrémité de la route qui conduisait de la Chêne à l'église. Tout le village escortait le sergent Robreno et les recrues.

Les hommes ne parlaient guère. Les femmes pleuraient abondamment.

—Pauvres enfants, disait-on, ils vont partir.

—Reviendront-ils?

—Qui sait?

—Diégo doit les rejoindre.

—Restons ici, nous verrons mieux.

Le curé, Marie, Diégo, Gaspard s'étaient rendus à la rencontre des arrivants.

Robreno marchait en tête du cortège. Il avait l'air martiale et se retournait de temps à autre pour donner un commandement.

Les soldats marquaient le pas derrière lui. A leur suite venaient deux jeunes paysans équipés pour la route.

Quand les regards du curé tombèrent sur les recrues, il tressaillit.

—Roch! mon chéri! cria-t-il. Ah! je comprends tout.

—Adieu, monsieur le curé, dit le sacristain, adieu Diégo, adieu Marie.

Il agita son mouchoir et poursuivit sa marche.

—Qu'est-ce à dire? s'exclama la jeune fille.

—Roch! où allez-vous? ajouta Diégo stupéfait. Le sacristain ne répondit point.

On était arrivé sur la place de l'église. Le sergent commanda de faire halte et de rompre les rangs.

Le curé s'était précipité vers l'orphelin.

—Roch, où vas-tu? dit-il avec trouble. Que signifient ce silence, cette attitude?

—Je suis soldat monsieur le curé, répondit le jeune homme avec calme.



—Soldat ! lui !

Ce cri était parti de toutes les bouches. Les paysans avaient fait le cercle autour du sacristain.

—Oui, soldat, repris le sergent qui s'était placé au centre des curieux. Soldat aujourd'hui, et sans doute capitaine demain ; car il a le cœur brave et ne tardera point à recevoir les insignes du courage.

Personne ne pourra en croire ses yeux.

—Il n'y a pas de quoi le regarder ainsi la bouche béante, continua Robreno. Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait...

—Sergent, dit le sacristain, je vous en supplie...

—C'est bien, c'est bien, jeune homme, je respecterai votre volonté et garderai votre secret, mais ce que je puis dire, c'est qu'il n'y en a pas beaucoup qui eussent agi comme vous.

Le curé avait pris Roch par le bras.

—Pour le sauver, tu t'es sacrifié, dit-il tout bas de manière à n'être entendu que de lui seul.

—Moi.....

—Réponds.....

—Mais.....

—La vérité, rien que la vérité, Roch.

Roch eut un moment d'hésitation.

—Vous avez raison, dit-il enfin.

—Qu'as-tu fait, malheureux ? s'exclama l'abbé avec un accent de suprême affliction.

—N'avais-je point une dette de reconnaissance envers vous, monsieur le curé ?

Don Gaspard s'était frayé un chemin jusqu'au milieu du groupe.

—Roch ! dit-il, je ne connais pas exactement le motif de votre départ, mais je veux l'empêcher. Je paierai votre remplaçant comme j'aurais payé celui de Diégo.

—Vive l'alcade ! crièrent les paysans.

—Je ne puis accepter votre proposition, don Gaspard, répliqua le sacristain avec fermeté. J'ai promis de partir, je partirai.

—Et moi, je n'accepte pas ce sacrifice, repartit Diégo qui s'était approché. Si l'un de nous doit partir, c'est moi.

Le groupe s'était ouvert peu à peu ; Marie était ainsi parvenue jusqu'auprès de son oncle et de l'alcade.

Quand elle entendit son flancé repousser énergiquement l'idée de se faire remplacer par Roch, elle tressaillit.

Son regard s'attachait sur le sacristain.

Roch pâlit et frissonna. Puis contemplant la jeune fille avec une émotion indéfinissable :

—C'est bien ! dit-il, je ne puis obliger Diégo à accepter mon argent. Je le reprendrai. Mais j'ai donné ma parole à l'oncle Blas de servir pour Rafaël. Cette parole je la garderai.

—Tu la garderas ? s'écria le curé.

—Oui.

—Mais alors que feras-tu de cette argent ?

—Rien. Si dans huit ans je ne suis pas revenu au village, vous partagerez aux pauvres de la Chénaie ce que je vous confie, monsieur le curé. Si, au contraire, les balles ennemies me respectent, si, au bout de mon engagement, j'ai conservé la santé, alors.....

Il n'acheva point.

—Tu ne partiras pas, je te le défends, dit l'abbé : tu es mon fils. J'ai sur toi tous les droits d'un père. J'ai besoin de ton aide. Tu ne saurais être assez ingrat pour abandonner le vieillard qui compte sur ton soutien.

—Mon père, balbutia Roch en tombant à genoux et en baisant la main du prêtre, je ne suis point un ingrat, mais ma résolution est irrévocable.

—Tu a donc un secret pour moi ?

Roch se tut.

Il y a eut un long temps de silence.

Le prêtre avait penché la tête sur sa poitrine et réfléchissait.

Sergent Robreno, dit-il enfin, pouvez-vous accorder à Roch l'autorisation de m'accompagner jusqu'au presbytère ? J'ai une dernière recommandation à lui faire avant son départ.

Le sergent fit un signe d'assentiment.

Quand le curé et le sacristain se trouvèrent seuls, ils demeurèrent quelques temps muets.

—Roch, dit-il, pourquoi donc as-tu cessé d'avoir confiance en moi ? Tu souffres et tu veux me cacher tes souffrances. C'est mal. Ce départ précipité, cette résolution prise sans en rien dire à personne, cette

obstination à l'éloigner d'ici, malgré mes prières et mes larmes, tout cela est inexplicable.

—J'ai voulu sauver Diégo...

—Diégo n'a plus besoin aujourd'hui de ce sacrifice.

—Mais.....

—Ne cherche point un prétexte mensonger... Tu as un secret... Quel est-il ?

—Je ne puis vous le dire.

—Soit... J'eusse attendu de ta part moins de réserve. Mais tu es majeur. Tu es libre de disposer de ta personne.

Il était allé jusqu'à l'armoire et y avait pris un paquet.

—Voici, dit-il, des objets qui t'appartiennent : le billet qui était attaché au manteau où tu étais enveloppé quand je t'ai recueilli, le médaillon que tu portais au cou. Garde-les précieusement. Ils te serviront peut-être un jour à retrouver tes parents. Garde aussi le souvenir des enseignements que je n'ai cessé de te donner depuis ta plus tendre enfance. Tu es jeune et sans expérience, tu vas entrer dans une carrière où tu auras à remplir de grands devoirs. Sois courageux sans témérité et brave sans forfanterie. Sois soumis à tes chefs et bon avec tes égaux. Sois juste avec tes inférieurs, si tu parviens à monter en grade. Sois généreux pour tes ennemis, s'ils tombent entre tes mains. Je suis pauvre, et je ne puis rien te donner, mais sache que mes yeux et ma pensée te suivront partout, et rappelle-toi toujours, à l'heure du danger comme à celle du malheur, que tu laisses ici un père, affligé mais dévoué.

Roch était tombé dans les bras du prêtre.

—Mon père... dit-il.

Le vieillard le contempla une dernière fois avec douleur. Il avait pris la tête de l'orphelin dans ses deux mains, et les yeux dans ses yeux, il demeurait sans voix.

Tout à coup, éclairé comme par une sorte d'inspiration :

—Roch ! s'écria-t-il, tu aimes Marie...

Le sacristain le regarda fixement. La lutte fut terrible, mais courte.

—Oui, balbutia-t-il, et c'est pour cela que je pars.

#### LES DEUX CRÉPUSCULES.

L'Espagne était en proie à la guerre civile. Cabrera, le terrible lieutenant du Prétendant, entraîné par l'audace et enivré par le succès, ravageait, avec ses cabecillas Llangostera et Forcastell, l'est de la péninsule. Les royaumes de Valence, d'Aragon, de Murcie étaient en feu.

Roch partit pour aller rejoindre l'armée, espérant que le bruit du canon couvrirait la voie de son cœur qui lui parlait toujours de Marie.

N'ayant aucune espérance dans la vie, il ne comptait plus que sur la mort qu'il espérait trouver sur le champ de bataille. Il combattit en brave.

Pendant son absence, l'abbé Juan, Marie et Diégo parlaient souvent de lui, de son dévouement et de son noble cœur.

Enfin le traité de Bergara avait mis fin à la guerre civile. L'Espagne, pacifiée après les plus violentes secousses qui puissent ébranler une nation, ne se souvenait déjà plus des tragiques péripéties dont elle avait été le sanglant théâtre.

D'autres événements avaient du reste alimenté l'excitation publique. La régence d'Espartero, porté en triomphe à son entrée à Madrid, puis, trois ans après déclarer traître à la patrie et forcé de chercher son salut dans la fuite et l'exil, le mariage de la jeune reine, le contre-coup de la révolution française de 1848, qui eut pour première conséquence le rappel d'Espartero, toutes ces commotions avaient déterminé des bouleversements dont les deux partis, également acharnés et farouches, devaient profiter plus tard pour réitérer leurs revendications, susciter de nouveaux mouvements populaires et mettre à feu et à sang les diverses provinces de la péninsule, en reproduisant les scènes de carnage comme celles de Flich et Maella, ou les scènes d'horreur comme celles de Benifasà.

L'été de 1849 s'achevait. Assis sous la tonnelle, dans un fauteuil rustique, les deux mains appuyées sur le bec-à-corbin de sa canne, l'abbé Juan respirait le frais dans le jardin du presbytère.

A quelques pas de là, au milieu d'une pelouse, une petite fille de sept à huit ans se carrait gracieusement sur la banquette d'un chariot d'enfant, au-

quel étaient attelés deux petits garçons, l'un un peu plus âgé qu'elle, l'autre un peu plus jeune. Celle qui se faisait traîner portait une couronne de pampres et de passiflores entrelacés. Elle avait une petite robe lâche à grandes raies rouge et vert, dont les nuances voyantes faisaient ressortir l'incarnat de ses joues, un peu estompé par la hâle de son teint.

Le vieillard contemplant avec un attendrissement silencieux ce groupe ravissant qui lui rappelait les anges peints par le divin Morales.

Par moments, il levait la tête, ramassait son bréviaire ouvert près de lui sur un banc et lisait quelques lignes ; mais ses regards et son esprit revenaient presque aussitôt au délicieux tableau enfermé dans la cadre de verdure du jardin.

Tout à coup la grille du jardin à demi entr'ouverte se montra la tête d'un caniche.

Le chien, attiré par la vue des enfants, pénétra dans l'enclos.

Il avançait à pas comptés, s'arrêtant par moments pour étudier les physionomies, agitant la queue et les oreilles, et donnant tous les signes de la joie et de la douceur.

Rosita avait poussé une légère exclamation.

—N'aie donc pas peur, lui dit le petit Diégo, il n'a pas l'air méchant. Tends-lui la main.

La petite fille, indécise, regarda autour d'elle pour voir si personne n'était en contradiction avec son grand frère, puis, n'osant point paraître peureuse, elle avança le bras.

Le chien lui passa doucement la langue sur les doigts.

—Qu'il est gentil ! s'écria Rosita enhardie, et elle le caressa affectueusement.

—A qui est ce chien ? demanda le vieillard.

—Je ne sais pas, répondit Marie. Il n'est certainement pas du village. Je ne l'ai jamais vu.

—Maman, il faut le garder, s'exclama la petite fille.

—Il n'est pas à nous, petite chérie, repartit le curé, et Dieu nous défend de prendre le bien d'autrui.

—Mais s'il n'est à personne ? insinua Juan Antonio.

—Nous devons d'abord nous en assurer. Diégo, va voir sur le chemin, si tu ne découvres aucun étranger.

Diégo sortit et revint aussitôt en courant.

—*Abuelito, abuelito*, cria-t-il essoufflé, et il y a au pied de la croix de pierre un homme qui est habillé comme toi.

—Comme moi ?

—Un prêtre ? interrogea Marie avec surprise.

—Un prêtre ? répéta le vieillard en pâlisant.

—Oui, *Abuelito*, mais je n'ai pas pu voir son visage, il le cachait dans ses mains et priait ou pleurait.

L'abbé Juan voulut parler, mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il avait tressailli et, malgré son grand âge, il s'était redressé.

Marie, non moins stupéfaite, regardait la grille entrebâillée.

Tout à coup les enfants poussèrent un cri.

Un homme encore jeune, vêtu du costume ecclésiastique, venait d'entrer. Il avait l'allure fatiguée, et la poussière dont il était couvert indiquait qu'il avait marché longtemps.

L'abbé Juan, aidé par Marie et par le petit Diégo, s'était avancé à la rencontre de l'étranger. Le vieillard chancelait.

—Soyez le bienvenu, dit-il d'une voix qui tremblait.

Le jeune prêtre avait fait quelques pas. Sa tête s'était tout à fait inclinée sur sa poitrine ; il marchait automatiquement, et l'on eût dit qu'il se raidissait pour ne pas défaillir.

L'abbé Juan s'approcha doucement de lui, et, sans parler, lui tendit la main.

Le jeune prêtre leva la tête.

Leurs regards se rencontrèrent.

—Roch !

Le vieillard, en poussant ce cri répété par Marie, s'était arraché à ceux qui le soutenaient. Il avait voulu s'élançer. Ses jambes avaient fléchi. Son corps débile, ébranlé par la commotion violente que ressentait son âme, s'était ployé comme eût fait un arbre sous le dernier coup de hache d'un bûcheron. Il serait tombé, si le jeune prêtre ne l'avait reçu dans ses bras.

—Mon père ! disait Roch, en le serrant passionnément contre son cœur.

—Roch ! mon fils ! balbutia le vieillard. Ah ! maintenant je puis mourir !



LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH  
**CADIEUX & DEROME**  
 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**TAPISSERIES! TAPISSERIES!**

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,  
 Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,  
 POUR PLAFONDS,  
 BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

**CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE**

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

**ROLAND C. I. BARNETT, Locataire et Gerant.**

LUNDI 23 JUILLET JUSQU'A MARDI 5 AOUT,

**"FATINITZA"**

MERCREDI 6 AOUT ET LES JOURS SUIVANTS,

**"LES MANTEAUX NOIRS"**

PRIX POPULAIRES : 50, 35, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

**PLUMES TEINTES EN NOIR**  
 BRILLANT.

**WILLIAM SNOW**

Fabricant de PLUMES d'Autruches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintes en toutes couleurs.

**L'ART ET LA MODE**

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

**PARIS.**

Editeur-Propriétaire : J. C. DANSEBEAU.

**JEUNES GENS!—LISEZ!**

**La VOLTAIC BELT CO.**

(Compagnie de la Ceinture Voltaïque)

de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur célèbre ceinture electro-voltaïque et autres instruments électriques à l'essai, pendant 30 jours aux messieurs (Jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucun risque attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

**L'ALBUM MUSICAL**

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

**A. FILIATRAULT & CIE.,**

Editeurs-Propriétaires.

25, Rue St. Gabriel, Montréal.  
 Boite 325, P.O.

Imprimé par la Cie. d'Imp. et de Lith. GEBHARDT-BERTHAUME.



**PÂTE CHEVALLIER**

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette. **25 cents la boîte.** LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative. La boîte 25c. demandez par la poste.

**GOUDRON DE NORVÈGE**

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

**50 cents le flacon.** LAVIOLETTE & NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,  
 1605 Rue Notre-Dame, Montréal.

**CORYZINE**

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa. **PRIX 25 CENTS LA BOITE.** LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte 25c.

**PRESCRIPTION DU DR. NELSON**

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

**PRIX 25 CENTS.** Enregistrée à Ottawa. LAVIOLETTE & NELSON, Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

**Le Baume de Jeunesse DES DAMES**

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

**10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage**

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

**Lattes, Bardeaux,**

Sciés et fendus

**Bois de Charpente**

En Pin et en Epinette.

**A. HURTEAU & FRERE,**

Coin des Rues Dorchester et Sanguinet, MONTREAL

**E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT,**

Commissaire pour Ontario et Manitoba  
 112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,  
 BOITE B. P. 316.

**Frechon, Lefebvre & Cie,**  
 245 RUE NOTRE-DAME,  
 MONTREAL.

**BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISE,**

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries, Vins de Messe, Huile d'olive, Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

**Creven Cotton Co.**  
 BRANTFORD, Ont.

**COTONS A DRAPS (Sheeting) ECRUS**

AGENT :

**S. DAVISON,**  
 16, Colborne Street, Toronto.